

À la guerre comme à la guerre !

Ce dossier du LIEN a été coordonné par

Joëlle Cordesse et Catherine Ledrapier

Éditorial

À la guerre comme à la guerre. On fait ce qu'on peut. Pas facile d'être enseignant ou éducateur dans la période actuelle. Chacun bricole avec ce qu'il/elle a.

La juxtaposition de ces textes venus de différents continents, de différents contextes, questionne fortement notre Éducation Nouvelle. Sommes-nous assez pertinents ? Car, si nous habitons la même planète, nous ne vivons pas les mêmes guerres. Pourtant, les attentes que nous exprimons sont assez semblables, modestes et immenses. Ces "autres" là sont de vrais "nous". Nous affrontons ensemble les mêmes menaces, les mêmes défis, les uns avec une plus grande urgence que les autres, et le sentiment de notre commune responsabilité nous saute à la face.

Les conflits tribaux, la déliaison des liens ancestraux, l'abandon des peuples par les États, la catastrophe écologique, la catastrophe pédagogique : l'Éducation Nouvelle est-elle à la hauteur du danger, nous demande Ghoussoune ?

C'est en nous appuyant sur la créativité et la capacité de lutte de toutes les petites fourmis du monde, celles que sait voir Mounira dans la jeunesse tunisienne, et en réinventant ensemble notre paradigme, pour y inclure pour de bon et d'urgence l'exigeante préoccupation de la planète, de tous ses habitants et de leurs mots, que joyeusement vivra et œuvrera l'impertinence intellectuelle que nous continuons de représenter.

La lutte est le contraire de la guerre. Les guerres naissent aussi de trop faire taire les luttes et les mots des gens.

J.C.

La 3ème conquête

Mounira Khoudja (ITPEN)

La guerre ? Nous y sommes !

Bon vent de l'Éducation Nouvelle, quand reviendras-tu souffler dans nos écoles ? Nos écoles ont déjà vécu plus d'une décennie (2002-2013) d'expérimentation d'approches éducatives faisant de la classe un espace de recherche, de collaboration et de construction de savoir. Nous, un groupe d'éducateurs tunisiens désireux de renouveau et de perfectionnement permanents, avons osé tenter le changement et le partage pour lutter contre les recettes, les procédés vides de sens, l'échec et la violence scolaires ainsi que la culture de "la médiocrité pédagogique". Nous avons accompagné des enseignants dans la réalisation de projets pédagogiques innovants, co-animé des rencontres mettant en œuvre l'approche auto-socio-constructiviste qui a été transférée par les participants dans les classes. On avait cru à "une ère nouvelle".

Malheureusement, au cours de la transition démocratique que vit le pays, nous assistons à l'inverse : une approche éducative qui évalue pour punir et qui éduque pour exclure ; une approche culturelle qui nie le sens de l'unicité et de l'ouverture sur les autres, considérant la Tunisie comme une culture cosmopolite et non une civilisation, un mille-feuilles de cultures différentes. La « dignité », moteur essentiel de la révolution, est bafouée, ignorée, enfonçant davantage le clou des inégalités. Les frontières ont perdu leur vocation unificatrice, enrichissante et rassurante pour devenir un espace de danger et d'insécurité. C'est alors que s'installent des conflits et un laxisme inouï. Les décrocheurs se multiplient accusant l'école (autel sur lequel ils ont été « sacrifiés ») ainsi que tout le système qui veut les ignorer.

En ce début du nouveau siècle, la Tunisie, habituée à lutter, est à sa troisième bataille : la première contre le colon ; la deuxième contre le dictateur et la troisième contre Janus : la romantique "Révolution du jasmin" en 2011, qui a été rebaptisée "Révolution de la brouette", celle des ventres creux, nous a permis de gagner une certaine démocratie à deux visages : un visage rassurant, élargissant la sphère des libertés (expression, croyance...) et un deuxième promouvant des pseudo-réformes et des trompe-l'œil et qui semble défigurer les bienfaits du premier annonçant des lendemains qui désenchantent.

Mais je crois fortement au potentiel créatif et militant de notre jeunesse que le système empêche de rêver et d'espérer. Il y a, en Tunisie, des hommes et des femmes qui se réunissent, s'engagent et sont convaincus que les valeurs d'égalité, de dignité et de coopération s'inscrivent dans tous leurs actes et actions menées dans une approche solidaire et inclusive. Les paroles d'élèves en échec scolaire que j'ai recueillies en cette période de la Covid19 confirment que ces enfants et pré-adolescents sont capables de dépasser leurs crises si on s'intéresse un peu plus à eux, si on les écoute, si on reconnaît en eux des humains semblables et différents, capables mais pas seuls !

M.K.

Face à l'ethnicisme et à l'esprit de guerre, des projets d'éducation multiculturelle

La naissance du GKEN Kenya & Sud-Soudan

John Otinya lyadi (GKEN / GSSEN), Joëlle Cordesse
(texte écrit à partir des dossiers officiels des projets)

Les violences post-électorales du début 2008 ont inscrit une souffrance silencieuse au sein du tissu social et des familles du Kenya. Le gouvernement kenyan a mis en place plusieurs dispositifs pour éradiquer les conflits ethniques, comme la création d'un gouvernement de coalition. John lyadi, directeur du GKEN, avait rencontré au FSM de Nairobi "la manière dont l'Éducation Nouvelle apprend à changer le monde, un projet nouveau développé par le LIEN" : "un organisme entre pays européens qui se bat pour un monde de paix, la justice, et une société équitable dans un contexte global. Le concept consiste à s'appuyer à la fois sur nos langues maternelles et sur l'apprentis-

sage d'autres langues pour travailler la question de l'appartenance ethnique" et le GKEN fut créé.

Après que le débat sur les violences post-électorales ait rendu clair au GKEN le besoin de renforcer ce concept au Kenya afin d'éradiquer l'ethnicisme, j'ai été invitée (J.C.) pour animer une formation, sur le thème "les langues maternelles d'Afrique, un défi, une chance, une revendication (vu du Kenya)". Plus de 100 participants se sont présentés, de différents milieux, du Kenya et au-delà. Le travail des langues, et l'échange de contes et d'histoires ancestrales de diverses traditions, "presque les mêmes", a fait prendre

conscience que nos ancêtres SONT amis et vivent ensemble en harmonie dans le partage de leurs cultures et de leurs modes de vie. Il en est résulté un projet de centre interculturel pour enfants des rues et enfants victimes des violences post-électorales. Et, sous le nom de "Miss Culture Kenya", un projet complexe de promotion d'échanges culturels et de rencontres entre provinces, de publications en langues natives visant à développer la cohésion entre communautés, l'intercompréhension, et la dignité d'une culture nationale ouverte sur le monde et riche de sa multiplicité.

J.O.I / J.C.

L'éducation nouvelle... face à la troisième guerre mondiale

Catherine Ledrapier (GFEN)

Nous qui sommes dans l'opulence, ne sommes pas en guerre actuellement : mais nous la provoquons dans les pays que nous pillons. Un exemple, la guerre en RDC. Pour avoir du tantale, indispensable pour nos portables, des milices armées gèrent une exploitation inhumaine, aucune protection, cadences infernales et atmosphère dantesque pour quelques € par semaine. Des enfants y travaillent. C'est la guerre. Tout utilisateur de téléphone peut s'en sentir coresponsable. Ne plus avoir de portable ? Non, mais fonctionner autrement, éduquer autrement.

Actuellement nous réglons ces problèmes en refoulant les immigrés qui fuient la violence et la guerre de leur pays. Si nous ne sommes pas capables d'accueillir 2 ou 300 000 réfugiés, comment accueillir d'ici peu des millions de réfugiés climatiques ? Si nous ne changeons pas nos pratiques d'accueil et de partage, c'est la guerre planétaire. Actuellement l'éducation traditionnelle sur le comportement se borne à des leçons de morale et des sanctions. Cette situation de guerre planétaire

inédite constitue un nouveau défi pour l'Éducation Nouvelle. Et quand je vois comment elle met ses valeurs en pratique au quotidien, alors j'ai plein d'espoir. Les décisions sont prises collectivement, après en avoir analysé tenants et aboutissants, elles sont révisées si nécessaire. Ceci constitue un apprentissage réel de la vie démocratique, une conscientisation des engagements et une responsabilité quant aux conséquences.

La nouveauté pourrait être du côté des savoirs, notamment les savoirs scientifiques relatifs à "l'écologie". S'ils sont construits à partir de problématisation, avec recherche et élaboration collectives, s'ils sont issus de discussions scientifiques où les arguments sont fondés en raison, alors les transferts dans la vie citoyenne permettront d'agir humainement, en raison et non plus pour le profit du plus fort.

Face à cette 3ème guerre mondiale, l'Éducation Nouvelle peut être ce levier d'intervention.

C.L.

Le LIEN communique

Les propos tenus dans les "Quatre pages du LIEN" le sont, en accord avec le collectif *Dialogue*, sous la responsabilité du groupe "org" du LIEN. Celle-ci est assumée par Etienne Vellas (GFEN) et Michel Neumayer (GFEN). Ceux-ci reflètent la très grande diversité des approches de l'Éducation nouvelle et peuvent parfois sembler en contradiction avec des combats menés d'autres pays. Au-delà des choix de pratiques et de stratégies développés, ceux-ci ne servent qu'un but : montrer comment l'Éducation nouvelle, où qu'elle s'invente, oeuvre à l'émancipation des personnes et des pays ...

Nouvelle guerre... Nouvelle éducation !

Ghousseune Wahoud
Liban (Hermel - "Esprit libre")

Oui, nous sommes en situation de guerre, et depuis quand on ne l'est pas ! Au Moyen Orient et spécifiquement, au Liban, s'il n'y a pas la guerre on l'attend à tout moment : guerres avec Israël, guerre civile 1975-1990, guerre contre le terrorisme de 2012 à 2017, guerre contre la corruption qui existe depuis la création du grand Liban mais qui n'a fait que s'accroître avec l'occupation syrienne et qui continue jusqu'à nos jours avec l'arrivée des chefs de la guerre civile au pouvoir. Quel serait alors le rôle de l'Éducation Nouvelle ? Serait-elle à la hauteur face à tous ces dangers ?

Nous savons que tout changement a besoin de temps, mais en tant qu'acteurs dans l'action culturelle et éducative, ne devons-nous pas déployer tous nos efforts pour avoir des générations futures plus humaines et plus solidaires ?

Et comment pouvoir y arriver dans un Liban où tous les dirigeants politiques sans exception sont corrompus et sont prêts à provoquer une deuxième guerre civile, pourvu que leurs intérêts ne soient pas touchés. Comment y arriver

dans un contexte plus étroit comme à Hermel où un système tribal existe encore, encouragé par la majorité des partis politiques et même par l'État.

En plus, nous croyons que le système éducatif national, qui en principe devrait être laïc, encourage et finance les écoles privées à tendance religieuse ; ceci favorise l'esprit régional et confessionnel à la place d'un esprit de citoyenneté. Les écoles privées ont leur propre livre d'histoire où certains politiciens ou hommes d'État sont des héros alors qu'ils sont considérés comme des traîtres dans d'autres livres, dans d'autres régions du Liban : ceci dépend de la tendance politique et religieuse du parti dominant. Il en va de même pour l'éducation religieuse, imposée à tous les élèves de l'école quelle que soit leur religion.

C'est pourquoi, nous, l'équipe de l'école "Esprits Libres" et du Centre Sport et Culture d'Hermel, ville libanaise agricole frontalière avec la Syrie souffrant de l'existence de l'esprit tribal, nous avons choisi l'Éducation Nouvelle

pour faire face à ces différents dangers, et pouvoir modestement passer un message de paix, de tolérance, d'amour et de respect pour autrui et pour l'environnement.

Notre école est laïque, la seule école à Hermel où il n'y a pas d'enseignement religieux. C'est pourquoi il n'était pas facile pour nous d'obtenir le permis qui a été retardé d'un an.

Nous avons opté pour une Éducation Nouvelle, "notre mot de passe" car nous partageons les mêmes valeurs : démocratie, liberté, tolérance, justice, égalité, ouverture à l'autre, respect, solidarité, qui rendent notre monde plus humain, plus solidaire et sûrement plus pacifique.

G.W.

(1) 1948, 1978, 1982, 1996, 2000, 2006 et les menaces continuent et n'en finissent pas.

(2) Neumayer Odette et Michel, 15 ateliers pour une culture de paix, p.22, Chronique Sociale, 2010.

Une vie dans la guerre ! (Haïti)

Joël Saintiphant, enseignant, formateur (IEHPEN)

Il y a lieu d'être très inquiet. Nous sommes en train de vivre la guerre à l'intérieur même du pays, vu la situation délétère à laquelle nous faisons face. La guerre, en ce sens, nous devient ordinaire, elle est dans notre quotidien. On a l'impression d'être, au sens hobbesien du terme, dans un état de nature. L'État est quasi inexistant. Ce qui fait que si la guerre dont nous parlons concerne d'abord la non garantie du droit à la sécurité, elle n'est pas sans conséquence sur la qualité de rendement en général et plus particulièrement sur la qualité de l'éducation que reçoivent nos enfants. Quand on commence une journée de classe, on doit attendre sa fin pour la compter comme réalisée. Une situation qui défie même les données scientifiques.

Depuis environ deux ans, on n'arrive pas à faire plus que la moitié des jours de classes prévus par le calendrier scolaire. L'avenir de l'éducation paraît de plus en plus menacé. Dans cette société très polarisée, où seuls les intérêts des groupes priment, la lutte égoïste pour la place est la principale source de nos malheurs. Pas de promotion de valeurs.

On veut tous atteindre, sans vouloir remplir des conditions, une place, qui peut être un héritage lié à la couleur de la peau ou obtenu par la richesse. La volonté d'y parvenir ne laisse pas de place à la tolérance. La violence commence par triompher. La commande est dès lors aux gangs.

Dans nos écoles, la facilité est priorisée au détriment de l'important et s'exprime même dans les méthodes d'enseignement. Au lieu d'être des participants dans les salles de classe, les élèves deviennent des spectateurs. Un professeur qui décide de faire autrement s'isole par rapport aux pratiques. C'est notre cas. En choisissant de faire autrement nous risquons d'être mal compris, aussi bien par les apprenants que par des collègues ou responsables d'établissement.

Face à cette situation permanente de guerre, nous, promoteurs de l'Éducation Nouvelle, devons jouer un rôle médiateur, regarder toutes les alternatives possibles dans la situation de guerre actuelle mais aussi prévenir, anticiper celles qui pourraient arriver, par la dénonciation, la formation. C'est pour cela que nous nous engageons dans une lutte visant à agir sur cette réalité. En effet, régulièrement nous offrons des formations pédagogiques aux enseignants car ils n'ont pas, majoritairement, de formation initiale. La culture de la bienveillance, le civisme, la tolérance, la valorisation des autres et de leurs droits, l'entraide traversent toutes ces formations.

J.S.

Catastrophe pédagogique ou pédagogie de la catastrophe ?

Sandrine Breithaupt (GREN)

La guerre est "une situation conflictuelle entre deux ou plusieurs pays, états, groupes sociaux, individus, avec ou sans lutte armée"¹. Ceci permet d'affirmer que le terme est inadéquat à notre situation. Nous expérimentons toutes et tous pourtant, à des degrés variables, des situations de cet ordre de catastrophe. Un urgentiste a défini la catastrophe comme "un renversement destructeur et brutal de l'ordre préétabli d'un ensemble naturel et humain, provoquant avec une soudaineté plus ou moins grande, des dégâts matériels immenses mais encore une masse de blessés"². On y est. C'est la catastrophe pédagogique.

La distance et l'usage des communications numériques empêchent toute construction commune de la pensée et impactent le langage dans sa fonction, immédiate (communiquer) et médiante (développer la pensée). Les réunions et séminaires en visio-conférence génèrent des difficultés. L'immédiateté de la communication est parasitée par la difficulté des attitudes, nécessaires à une communication fluide. L'effet "miroir", c'est-à-dire, le fait de se voir à l'écran, provoquera des comportements d'ultra-contrôle de son image, peu fréquents dans une communication physique.

L'admirable illusion des outils numériques masque surtout l'impossibilité de faire usage des pratiques langagières comme outils de la pensée. Dans nos démarches, qui articulent attentivement l'individuel et le collectif, le langage et les savoirs contribuent à la médiation. Ces va-et-vient sont productifs d'une pensée collective où le partage des connaissances individuelles s'articule dans

un tout, grâce aux dialectiques co-construites durant le processus. Dans un système "à distance", apparaissent des formes de travail s'appuyant sur les entités isolées, et le collectif ressemble à une juxtaposition d'individus. En majeure partie, ces derniers ne peuvent s'appuyer que sur leurs ressources personnelles pour répondre aux demandes. Ceux qui n'ont pas les compétences minimales nécessaires pour réaliser les activités n'ont pas non plus accès au collectif comme médiateur. Il en résulte une atrophie de la pensée.

À l'image de la médecine de catastrophe, l'éducation nouvelle aurait peut-être alors intérêt à penser des pédagogies de l'urgence et de la catastrophe, une *pédaxologie*³. Les contours de la discipline restent à définir. Toutefois, si tant est que l'on pouvait encore questionner le rôle de l'école et de la formation dans la reproduction des inégalités scolaires et *in fine* sociales, les événements actuels illustrent avec force la puissance de l'éducation dans un projet de société démocratique.

S.B.

¹Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

² Voir Roguennec, Y., Hahir, N. & Noto, R. (2010). "Historique du concept de médecine en situation de catastrophe". *Urgences 2010*, 1149-1157 (p. 1149).

³ Le terme d'oxylogie désigne la médecine d'urgence rassemblant les ressources nécessaires pour affronter une situation d'urgence, d'où ce néologisme que je suggère.

Les manichéens d'aujourd'hui

Walid Sfeir,
GBEN & GROEN
(Belgique, Roumanie)

Je ne peux que remarquer, à la lecture des journaux, des revues, en regardant les journaux télévisés, que le clivage de nos sociétés ne fait qu'augmenter.

Cela peut paraître paradoxal dans une société de mondialisation, mais néanmoins cela reste une constatation inquiétante.

Il me semble impossible de trouver un discours militant qui ne se base pas sur le "Nous" et "Eux", sur la quasi certitude d'être dans le vrai, de connaître la seule voie vers la société parfaite.

Et cela se passe dans des groupes variés. Je le rencontre dans les groupes d'éducation, d'écologie, de collapsologie, de lutte contre les discriminations (genre / racisme / classe).

Et cette certitude se traduit souvent par le rejet de l'autre, de ses valeurs, de ses choix.

Il paraît aux convaincus qu'il devient devoir sacré de lutter et de faire disparaître les autres philosophies, les autres expérimentations, les autres vies. En cela l'aspect militant prend pleinement sa dimension militaire...

Vivre avec l'autre, ou même à côté de l'autre n'est plus possible. Dans le meilleur des cas, il faut le relayer au loin, le vilipender voire le détruire physiquement.

C'est une guerre d'idées mais aussi bien souvent retranscrite dans les actes. Discriminations, vandalismes, Cancel Culture (culture de l'effacement), violences verbales, violences physiques pouvant aller jusqu'au meurtre...

Mais est-ce nouveau ? L'histoire peut-elle nous éclairer sur ce phénomène ?

Peut-on trouver des exemples de solutions permettant le vivre ensemble ? L'Éducation Nouvelle peut-elle être une piste ? Cette dernière question mérite d'être traitée plus longuement. Nous y travaillons.

W.S.